



Égypte/Monde arabe

2 | 1990

Médiateur et métaphores 1

Mohamed Ameer, un compagnon tunisien

Kenneth Brown



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ema/226>

DOI : 10.4000/ema.226

ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 1990

Pagination : 95-119

ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Kenneth Brown, « Mohamed Ameer, un compagnon tunisien », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], Première série, Médiateur et métaphores 1, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ema/226> ; DOI : 10.4000/ema.226

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Tous droits réservés

Mohamed Ameer, un compagnon tunisien

Kenneth Brown

NOTE DE L'ÉDITEUR

Traduit de l'anglais (CEDEJ)
collectif préparé sous la direction
d'Edmund Burke III.

« Il n'y a de vrai que ce qui n'est jamais dit »,
Antigone (J. Anouilh)

- 1 Ameer¹, connu sous le nom de « Mog » ou de « er-Rafiq », est né de la mer. Son village de pêcheurs, de cultivateurs d'oliviers et de tisserands s'étend sur la côte méditerranéenne, à une dizaine de kilomètres au sud de la ville de Monastir, dans la région du Sahel. Ce village a pour nom Ksibet el-Mediouni (autrement dit, casbah du Saint Abdallah de Medioune, une petite ville du Maroc.) Le nom de « Mog » lui vient apparemment de son grand-père, qui s'était engagé dans l'armée ottomane au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Ce terme turc (*mugh*) signifie mage, c'est-à-dire prêtre zoroastrien, et avait, en turc ottoman, un champ sémantique étendu : adorateur du feu, disciple, maître spirituel, familier des tavernes ; aubergiste, négociant en vin; un nom peu flatteur, utilisé par les gens pour parler de lui plutôt que pour s'adresser à lui. Quant à son surnom « er-Rafiq », il signifie « noble », « courtois », mais également « compagnon de voyage ». Un verset coranique (sourate IV – « Les femmes » – v. 69) dit : « Ceux qui obéissent à Dieu et à son Prophète sont au nombre de ceux que Dieu a comblés de bienfaits; avec les prophètes, les justes, les témoins et les saints : voilà une belle assemblée². » Un proverbe souvent cité en Tunisie conseille aux personnes avisées de choisir leurs voisins avant de choisir leur maison, ou leur compagnon de voyage avant de partir en voyage (« al-jar qabl al-dar wa-l-raflq qabl al-tariq » : littéralement : « le voisin avant la maison et le compagnon avant le chemin »).

- 2 Ameer, comme je le désignerai désormais, a été mon compagnon.
- 3 Alors que je menais des enquêtes de terrains à Ksibet en tant qu'anthropologue en 1975-76, j'ai fait le choix heureux d'Ameer comme l'un de mes informateurs. (Pour être honnête, c'est lui qui s'est imposé à moi). Ameer avait alors beaucoup voyagé. Né à Ksibet le 15 avril 1917, il devait en faire, 68 ans plus tard – le 26 septembre 1985 – son ultime retraite. Durant les dix dernières années de sa vie, nous avons eu l'occasion de nous connaître et de nous apprécier mutuellement à travers nos conversations et notre correspondance.
- 4 Le 1er janvier 1979, Ameer m'a adressé la lettre suivante à Manchester. Je la retranscris dans sa version originale en n'y apportant que de petites rectifications orthographiques et grammaticales.

Mon cher frère Kenneth Brown,

Je te remercie pour ta deuxième lettre écrite dans ma langue et je tiens à essayer de t'écrire cette lettre dans ta langue; si je ne t'ai pas répondu pendant si longtemps, c'est uniquement parce que mon fils Mounir avait pris ton adresse pour t'écrire de Tunis et chaque fois que je lui demandais ta lettre, il me répondait qu'il l'avait oubliée.

Nous sommes tous en bonne santé, sauf la pauvre Ferida (la femme de son fils aîné) qui a eu une tumeur à l'intestin comme sir Monji Isma'il (un parent par alliance et ami, barbier du coin). Cela s'est passé il y a deux mois, au moment où son mari Salah achetait un appartement à Tunis – et comme tu le sais, il a jusqu'à présent refusé de me rembourser la moindre partie de l'argent que j'avais dépensé pour lui, essentiellement pour ses études. Donc, j'ai été obligé de porter plainte contre lui devant le tribunal, qui l'a obligé à me rembourser régulièrement 20 dinars par mois (environ 30 \$) à compter du jour de sa condamnation; c'était le 20 novembre 1978. Le vaillant Mounir qui, comme tu sais, a étudié en Grande-Bretagne, est très différent de son frère aîné Salah à ce sujet; bien au contraire, il se fait un plaisir de me rembourser très régulièrement, sans que je le lui rappelle, la somme de 35 dinars par mois.

Mansour, qui est comme tu le sais à Bordeaux en France, ira bientôt en Angleterre pour y préparer une maîtrise sur les syndicats. Les autres enfants – Rachid, Jalal, Tehmi, Lotfi et Noury – font continuellement la navette entre Ksibet et Monastir où ils sont tous élèves au lycée et où Lotfi et Noury ont tous les deux obtenu la ceinture jaune en karaté. Quant à Khaled, il ira le 3 janvier 1979 sous les drapeaux. Youssef, lui, étudie la restauration à l'Institut de Tourisme de Sidi Dhriff, dans les environs de Carthage Hannibal.

Saïda est toujours occupée à son tapis et sa mère à son ménage. Je pense qu'en ce qui concerne Saïda, son fiancé sera prêt cet été à l'épouser car il est en train de construire sa future maison.

Quant à moi, j'ai passé 45 jours merveilleux à travailler comme acteur avec le célèbre artiste Monsieur Terry Jones dans son film intitulé « La Vie de Brian », où l'on me voit parfois avec une barbe et parfois sans, et dans lequel j'ai joué plusieurs rôles dont celui où j'interprète la chanson qui commence par « Regarde toujours le bon côté de la vie » et se termine par « Rappelle toi seulement que le dernier rire est à tes dépens » et pendant lequel j'ai fait la connaissance de nombreux et charmants amis anglais comme toi. Enfin, nous sommes très heureux de vous savoir tous bien portants et nous souhaitons qu'il en soit de même pour la nouvelle année...

Ton frère Mohammed Ameer Khelifa (Ksibet Mediouni, 18 rue du Cimetière. Gouvernorat de Monastir. Tunisie), qui t'envoie en son nom et en celui de toute sa famille ses meilleurs vœux et salutations.

N.B. Il me tarde de recevoir une réponse en français, ce qui n'est pas difficile pour toi.

- 5 Mon compagnon Ameer, comme on peut en juger par sa lettre, était un homme irrésistible qui prenait, la plupart du temps, le bon côté de la vie. Dans ce qui suit, je tenterai, en le décrivant, de lui rendre justice, suivant en cela la remarque judicieuse de A. Cohen selon laquelle, si les anthropologues ne décrivent pas les individus avec justesse, on les imagine mal pouvoir le faire pour ce qui est des sociétés. J'utiliserai également mon ébauche biographique d'Ameer pour tracer les grandes lignes du changement qui s'est opéré dans la société tunisienne au cours de sa vie, afin de représenter l'histoire à travers un individu. Bien sûr, sa vie n'est pas plus typique ou plus représentative de sa société que ne le sont des nôtres la mienne ou la vôtre !
- 6 Je commencerai par la chronologie et le contexte. Ameer est né en 1917, 36 ans après la conquête de la Tunisie par la France et la transformation du pays de région plus ou moins autonome, province de l'Empire ottoman gouvernée par un Bey, en protectorat d'un empire français d'Afrique du Nord à peine formé. Son grand-père Mog servait dans l'armée du Bey et a peut-être joué un rôle, durant les années précédant l'occupation française, dans la répression violente de l'insurrection qui a soulevé le Sahel en 1664, soulèvement au cours duquel Ksibet a été l'un des 52 villages du Sahel à se joindre aux tribus pour protester contre la politique du gouvernement en matière d'impôt et de conscription. En effet, dans une des régions où il y eut le plus grand nombre de rebelles, on trouve les noms de 40 Ksibis sur une liste où figurent 180 insurgés. A ce moment là, le Bey pressurait lourdement les paysans pour nourrir et vêtir son armée, payer les intérêts de la dette publique et livrer aux commerçants européens d'énormes quantités d'huile d'olive achetées à l'avance. Le Sahel, jusqu'alors une des régions les plus riches du pays, paya cher sa rébellion : l'infâme général Zarrouk et ses troupes semèrent la ruine et le désespoir; les paysans durent vendre, pour réunir les sommes exigées, pratiquement tout ce qu'ils possédaient – maisons, oliviers, biens... – aux commerçants et banquiers européens, musulmans et juifs, usuriers sans pitié. C'est ce que révèlent archives et documents historiques. Ceux qui étaient insolubles émigrèrent en Tripolitaine et en Égypte. Le Sahel se dépeupla; ses villes furent peu à peu désertées en raison de la répression d'abord puis, de 1866 à 1868, de la sécheresse, de la famine et du choléra.
- 7 C'est probablement à cette époque que le grand-père d'Ameer, Mog, fit construire une impressionnante maison familiale à Ksibet et parvint à la conserver. Il se peut qu'il ait fait partie de l'armée de Zarrouk qui, selon les dires, seraient intervenus au nom des Ksibis pour limiter les exactions commises après l'échec de l'insurrection.
- 8 La fascination qu'exerçaient la France et l'Europe sur la population de Ksibet a dû naître peu après l'établissement du Protectorat en 1881. Une des meilleures plaisanteries qu'Ameer avait l'habitude de raconter – avec une pointe d'ironie – était celle du voyage du premier Ksibi en Europe. Cet homme était un cousin de son père et avait été mobilisé dans l'armée française pendant les premières années du Protectorat. Il désirait éperdument partir en France, opération qui, à l'époque, n'était pas aisée. Ayant entendu dire qu'un des moyens de partir était de prétendre s'être fait mordre par un chien (les Français commençaient en effet à expérimenter le traitement contre la rage mis au point par Pasteur), il alla trouver un médecin français, déclara avoir été mordu et se retrouva enfermé dans une cage, en route pour Paris. Là, le savant bien connu lui administra lui-même une série de piqûres dans l'estomac. Au bout d'un mois on l'examina et, le trouvant en parfaite santé, on le réexpédia chez lui. A son retour, il ne se lassait pas de raconter ses aventures parisiennes et encourageait ses enfants à épouser des « Giours » (chrétiens européens).

- 9 Salah, le père d'Ameur, a également été soldat et a servi dans l'armée française pendant la première guerre mondiale. Puis il a travaillé comme officier des douanes dans la ville de Sousse. Sa femme, Khaddouja Frigui, était la fille d'un notable de Ksibet. Ameur fut leur unique enfant. En 1922, alors qu'Ameur avait atteint l'âge d'aller à l'école, un vétéran originaire de la ville voisine de Moknine, ayant des rudiments d'éducation française, ouvrit une classe à Ksibet pour compléter l'école coranique déjà existante. La plupart des enfants de Ksibet étudiaient l'arabe et recevaient une éducation religieuse; sept d'entre eux étaient partis poursuivre leurs études à la mosquée-université de la Zeitouna à Tunis. Ameur faisait partie de ces trois ou quatre garçons du village ayant reçu une éducation primaire en français; un autre devait devenir plus tard juge à la Cour Suprême tunisienne. A cet époque il y avait déjà à Ksibet un courant favorable à l'éducation moderne en raison de l'installation, au début du siècle, d'une usine appartenant à Eugène Lombroso, communément appelé « el-mercanti » (« le riche »), un juif italo-tunisien originaire de la ville voisine de Mahdia. Dans cette usine, on fabriquait du savon à partir de la pulpe d'olive grâce à un nouveau procédé découvert à la fin du XIX^e siècle. La plupart de ses 60 ouvriers (dont 50 saisonniers) étaient des Ksibis qui, à l'occasion, s'étaient solidarisés à propos des salaires et des conditions de travail.
- 10 En 1927, Ameur se transporta à Sousse avec sa famille et fréquenta l'école primaire locale où il obtint, quatre ans plus tard, le certificat d'études. Il a poursuivi ensuite sa scolarité au lycée Carnot, où il passa son brevet en 1935. A cette époque déjà, il put tâter une première fois à la politique en participant, à Sousse, aux grèves et manifestations de protestations contre les mesures prises par le 'Résident général de France, Peyrouton, à la suite de la création – en 1934 – du parti Néo-Destour sous la direction de Habib Bourguiba et de ses partisans. Le parti, fondé à Kasr Hellal près de Ksibet, recrutait la plupart de ses dirigeants et ses premiers adhérents dans la région du Sahel; c'est ainsi qu'Ameur, à peine âgé de 17 ans, fut au nombre des premiers activistes. Il faudrait souligner à ce propos que Ksibet était, depuis quelque temps déjà, un village dont les habitants, étaient politiquement conscients et motivés.
- 11 A la mort de son père en 1935, Ameur interrompit ses études secondaires et retourna à Ksibet pour diriger une propriété familiale de taille moyenne – une maison et une oliveraie de 550 arbres. Ksibet approchait alors des 3000 habitants tels que recensés en 1942 (en 1975-76, date de mon enquête, Ksibet comptait un peu plus de 6000 habitants) alors que la population totale de la Tunisie avoisinait 2,25 millions (au début du protectorat on l'estimait à 1,5 million; le recensement de 1946 faisait état d'environ 3 millions d'habitants et celui de 1975-76, de 5,5 millions). En ce temps-là, comme maintenant encore, Ksibet était une espèce de chaudron, un endroit en perpétuelle ébullition (pour utiliser l'expression de Peter Brown à propos de la Carthage de Saint Augustin). Les Ksibis eux-mêmes utilisaient la métaphore *berrad* – la théière dans laquelle ils préparent le thé vert, boisson forte qu'ils consomment à longueur de journée – pour parler de l'intelligence, des ambitions et de l'ingéniosité qui bouillonnait en eux et retombait faute de trouver à s'employer.
- 12 Ksibet était aussi reserré, pauvre et replié sur lui-même que les autres villages du Sahel qui l'entouraient et, probablement comme eux, un à deux tiers de la population active mâle gagnait essentiellement sa vie grâce au tissage du coton. Les Ksibis n'avaient cessé de tisser le coton depuis que l'un d'entre eux, Ahmed Djballi, avait introduit la technique dans les années 20. Djballi, mort en 1963 à 84 ans, fait plus ou moins figure de héros national et on peut le considérer, dans une certaine mesure, comme le père spirituel

d'Ameer. L'homme, qui a fait partie de l'ordre des Derviches Aysawi et a chanté dans un de ses groupes, est célèbre à plus d'un titre : sa sagesse, sa connaissance de la littérature populaire, en particulier des *Mille et une nuits* qu'il disait avoir lues à maintes reprises, les nombreuses femmes qu'il avait épousées, son activité politique au nom du syndicat des tisserands, enfin son adhésion tardive au Parti communiste qu'il avait rejoint, selon les rumeurs, en raison de l'accès aux femmes et à l'alcool, à Sousse et à Tunis...

- 13 Les années 20 et 30 ont été en Tunisie des années de crise prolongée, de pénurie et de sécheresse. Les pires furent surnommées tantôt « l'année de l'alfa » (quand on ne trouvait rien) tantôt « l'année du riz » ou encore « l'année du typhus ». L'année 1933-34, particulièrement marquée par la crise internationale et la sécheresse, est restée dans les mémoires comme celle de la « grande misère » : plus de céréales, impossible de fabriquer du pain... Les gens allèrent à pied jusqu'à Tunis à la recherche de nourriture, de travail. Quelle que soit l'année, les mois de mars et d'avril étaient les plus difficiles en raison du ralentissement du marché;
- 14 tisserands et petits commerçants étaient par conséquent ceux qui souffraient le plus de la situation. On appelait ces mois « époque des carottes », c'était tout ce que les gens pouvaient s'offrir.
- 15 La plupart des gens acceptaient n'importe quel travail saisonnier s'ils avaient la chance d'en trouver un. A Ksibet, les possibilités étaient limitées à la pêche, au commerce ambulancier, à la *Mkina-l-Hamra* (l'usine de savon en briques rouges de Lombroso) ou *Es-Subkha* (« le lieu aride », la fabrique de sel française située à quelques kilomètres en haut de la route près du village de Khnis).
- 16 La fabrication du sel a été mise au point à Khnis par la compagnie française COTUSAL en 1903. Ses employés participèrent à la grève générale dès 1904 pour protester contre les salaires de misère et les mauvaises conditions de travail et adhérèrent au premier syndicat tunisien, la CGTT, fondée en 1924, année où le prix des céréales avait augmenté de 29% consécutivement à la pénurie de l'année précédente. Les Ksibis jouèrent un rôle important dans la production de sel, dont en moyenne 17,370 tonnes servaient à la fabrication du salpêtre utilisé pour produire de la poudre à canon et des explosifs. Presque un quart de l'ensemble des exportations tunisiennes de sel fut envoyé chaque année en France, en Norvège, en Algérie et aux États-Unis entre 1934 et 1938. L'été, quand on chargeait la plupart des bateaux, 500 à 600 travailleurs étaient mobilisés, dont probablement une bonne moitié était originaire de Ksibet. C'était un travail harassant et très mal payé et les employés étaient rassemblés comme s'il s'agissait de forçats. Selon les sources, la compagnie avait souvent des problèmes en raison « des grèves fréquentes lancées par une population agitée » et désirait mécaniser le travail (ce qu'elle finit par faire en 1950). Quarante ans plus tard, les Ksibis qui avaient travaillé dans les marais salants se souviennent encore avec amertume des traitements qu'ils avaient subis : ils m'ont montré les cicatrices laissées sur leurs mains lacérées. Mais, comme ils le disaient, ils n'avaient pas le choix pendant « ces périodes d'oppression où les gens étaient si affamés qu'ils étaient prêts à mourir pour l'odeur d'un morceau de pain ».
- 17 La main-d'œuvre, dans la production de sel, était recrutée par deux entrepreneurs de Ksibet (« recruteurs » ou « patrons » seraient des traductions plus exactes du terme arabe *tashrun*). Ils avaient passé, un contrat avec la compagnie pour lui fournir le nombre de travailleurs nécessaires au chargement des bateaux. Ces deux hommes contrôlaient les affaires au village; ils avaient fait leur chemin, passant progressivement de la pauvreté à la richesse. Les images que je me forgeais de leur vie étaient en partie tirées des récits de

mon compagnon Ameer, mais elles ont été élaborées et corroborées grâce à des informations provenant d'autres sources, aussi bien orales qu'écrites. Il est important de souligner ici que pour Ameer et les hommes de sa génération à Ksibet, la vie de ces deux entrepreneurs, surnommés Yusuf et-Twil (le grand Joseph) et Hasan el-Mahrug (Hasan le basané), était considérée comme un paradigme de la nature humaine : des histoires de réussite dans la lutte pour la survie. Après que des batailles sans fin les aient opposés, eux et leurs partisans, pour s'assurer le monopole des contrats avec la compagnie, Yusuf et Hassan s'étaient finalement associés pour recruter la main-d'oeuvre destinée à l'entreprise de sel de Khnis vers 1918. Dans sa jeunesse, Yusuf avait été, selon les dires, un sauvage ou, pour employer un terme moins fort, un voleur, un bagarreur et, d'après certains, le meurtrier non identifié de la riche veuve Kaka, dont les bijoux et l'or disparurent lors de sa mort (laquelle coïncida avec l'absence prolongée de Yusuf de Ksibet). Yusuf revint quelques temps plus tard et travailla pour les Français à la fabrique de sel pour finalement devenir, avec Mahrug, l'arbitre de la destinée des habitants de Ksibet. Les deux hommes firent fortune. Mahrug, qui était encore en vie au moment de mes recherches, investissait ses gains dans l'immobilier et menait une vie plus ou moins retirée. Quant à Yusuf, il utilisa sa fortune pour s'imposer et se faire respecter à Ksibet. Dans les années 20 et 30, il contrôla les affaires du village avec ceux que les habitants nommaient son gang ou ses partisans (*'isaba*), mais on raconte qu'avec le temps il gagna en honnêteté et devint même d'une grande générosité.

- 18 Pour Ameer, la position de Yusuf à Ksibet dans ces années-là témoignait de la nature humaine telle qu'elle peut se manifester dans la société. L'opinion d'Ameer me rappelait souvent celle de Machiavel ou encore celle de l'anthropologue américain Sahlins quand il met en oeuvre la notion de « mode de production domestique ». Yusuf régnait sur Ksibet, me disait Ameer, parce qu'il détenait la richesse et le pouvoir économique, de la même manière que les Etats-Unis dirigent l'ONU et le monde grâce à leur pouvoir économique. Les hommes et les nations sont amenés à subir une domination, qu'ils le veuillent ou non. Les habitants de Ksibet avaient besoin de Yusuf tout comme les nations pauvres ont besoin des Etats-Unis. S'il n'avait pas fourni aux gens des marchandises et résolu leurs affaires, un autre l'aurait fait et aurait ébranlé sa position. En raison de sa richesse, les gens s'adressaient à lui pour du travail et des emprunts. Ils lui demandaient d'arbitrer leurs querelles. Il en était ainsi parce qu'on le craignait et qu'on le respectait. « C'est la vie », me disait Ameer en citant, pour mettre en valeur ses propos, un proverbe tunisien savoureux : « Qui n'a pas d'argent ne copule ni n'embrasse ! ». Je lui répondis par une variante marocaine de ce même proverbe, cité dans les travaux de Paul Rabinow : « Qui n'a pas d'argent ne peut prononcer de douces paroles ». Mon compagnon se mit à rire et répliqua : « Eh, c'est que les Marocains sont des gens plus raffinés que nous ! »
- 19 Naturellement – Ameer le savait aussi bien que moi puisque c'était lui qui me l'avait appris – la domination de Yusuf à Ksibet était loin d'être entière. Il y avait trop de troubles dans le pays pour que des gens comme Yusuf ne trouvent pas d'opposants, tel par exemple le Cheikh Mohamed Karkar, qui donna plus tard son nom à la rue principale de Ksibet. Karkar était un ancien combattant de la première guerre mondiale; il avait fait partie des 62 461 Tunisiens qui s'étaient battus pour la France (la moitié d'entre eux furent blessés ou tués) et des 22 442 travailleurs (dont 10 126 volontaires) qui furent envoyés en France pour remplacer aux champs les jeunes Français partis pour les tranchées de la Grande Guerre. Il semble qu'en fait Karkar ait appartenu au deuxième groupe des ouvriers agricoles, car nous savons qu'il fomentait l'agitation parmi les

Tunisiens employés dans les fermes du sud de la France et qu'il fut emprisonné au château d'If (celui de Monte-Cristo) en tant qu'agitateur politique (Le carnet de notes dans lequel il décrit ses espoirs à cette époque est particulièrement fascinant : c'est l'objet du livre que je prépare actuellement). A son retour en Tunisie après la guerre, Karkar s'engagea à nouveau dans la lutte politique qu'il avait entamée quelques années plus tôt alors qu'il étudiait à la mosquée de la Zeytouna à Tunis.

- 20 L'étudiant Cheikh Karkar était un des disciples et amis de Cheikh Abdelaziz Tha'alabi, un des jeunes Tunisiens qui croyaient au réformisme religieux et qui allait devenir – après l'armistice, la publication des Quatorze Points du Président Wilson et la création de la Société des Nations – le fondateur du Parti constitutionnel libéral tunisien ou Destour (appelé plus tard « vieux » Destour ou « archéo »-Destour). Il serait intéressant de noter au passage, suite à l'affaire Salman Rushdie, que Cheikh Tha'alabi avait été condamné à mort en 1904 par le Tribunal islamique de Tunis pour avoir publié un livre sur l'« esprit libéral du Coran » et qu'il fut contraint de s'exiler. Ainsi Karkar, à son retour de la guerre, était un destourien et un « rationaliste » et il rentra dans son village natal de Ksibet pour y fonder une école moderne et y mettre ses idées et conceptions politiques en pratique.
- 21 Cependant, Cheikh Karkar ne fut pas très bien accueilli à Ksibet, dominé alors par Yusuf et-Twil. Son idéologie réformiste s'opposait à la tradition religieuse soufie qui avait des racines et des ramifications dans le village, représentée par le nouvel ordre soufi de Madaniyya, dont le chef était le charismatique neveu, cultivé et ambitieux, de Yusuf : Cheikh al-Madani. Celui-ci avait également fait ses études à la Zeitouna au début du siècle mais avait suivi un autre chemin que Karkar, celui du soufisme. Il s'était rendu à Mostaghanem en Algérie pour apprendre la doctrine de l'ordre « moderniste » 'Alawiyya. A son retour à Ksibet, pendant ou juste après la guerre, il fonda une section de la 'Âlawiyya puis en fit sa propre confrérie, la Madaniyya. Quand Karkar revint, la Madaniyya et son cheikh étaient florissants à Ksibet mais également ailleurs, en particulier parmi les bédouins du pays souassi au sud-ouest; tout cela avec la bénédiction et l'aide de Yusuf, le patron local de Ksibet.
- 22 Cheikh Karkar ne tarda pas à faire connaître son point de vue sur « le maraboutisme religieux » et « le culte rétrograde des saints », ce qui le fit bientôt traiter par Cheikh Madani et son oncle Yusuf d'« ennemi de Dieu ». En peu de temps, Yusuf parvint à mettre Karkar dans une situation où il put l'humilier publiquement : en effet quand, au début des années 30, le rude vieillard le gifla en plein jour sur la place publique, Karkar décida d'abandonner le village à ses vices et se jura de ne plus y remettre les pieds. Il s'installa à Tunis où il fonda une école et une importante cellule du Destour dont il était devenu un des cadres. Sa maison et son école étaient situées rue Gharnata (Grenade) dans la capitale, fait qui a valu plus tard (et jusqu'à nos jours) aux vieux destouriens un de leurs surnoms péjoratifs ; Qarnuti-s (un jeu de mot dérivé du terme « poulpe », très appréciée dans la cuisine tunisienne, mais avec une connotation d'étroitesse d'esprit et d'avarice.)
- 23 A Tunis, Cheikh Karkar devint le président d'un groupe qui s'était formé pour protester en 1931 contre la célébration du cinquantième anniversaire de l'établissement du Protectorat, et qui fut également très actif lors de la campagne contre le Congrès eucharistique de Carthage, considéré par les nationalistes comme un affront envers leur religion. En 1933, il organisa un rassemblement dans la Grande Mosquée de Tunis pour appeler au boycott du tabac, des tramways et du journal al-Nahda soutenu par le gouvernement. Un peu plus tard, au cours de la même année, il voyagea à travers le Sahel pour promouvoir la création du syndicat des tisserands. L'année suivante, lors de la

fondation du parti Néo-Destour par Habib Bourguiba et ses partisans au congrès historique de Ksar Hillal, une ville du Sahel située au sud de Ksibet, Cheikh Karkar se fit remarquer par son absence, ayant choisi de se distancer de ce que le sociologue tunisien Hermassi a appelé « le triomphe de la petite bourgeoisie occidentalisée ». Bourguiba et son parti devaient mettre du temps pour pardonner – si jamais ils le firent – à Karkar et par là-même à Ksibet ce qu'ils considéraient comme une trahison; on peut peut-être situer là le moment où le village commença à la fois à souffrir et à tirer sa gloire de sa réputation de foyer d'opposition. Karkar mourut dans l'année. Il avait été emprisonné en raison de son activisme politique et incarcéré à la maison d'arrêt de Matmata en janvier 1935, où il décéda 40 jours plus tard d'une maladie du foie; certaines personnes pensant qu'il avait été emprisonné par ses geôliers français. Quand il retourna à Ksibet, ce fut dans un cercueil; une foule nombreuse assista à ses funérailles; les autorités du Protectorat ayant interdit que ses obsèques se déroulent à Tunis par crainte de manifestations politiques.

- 24 Yusuf et ses amis ne s'étaient pas assurés la maîtrise intégrale de Ksibet. Une autre anecdote en témoigne. En août 1933, un Ksibi du nom d'Abdelkader Malek, un ancien combattant qui s'était fait naturaliser Français, porta plainte contre six de ses concitoyens Ksibis pour l'avoir harcelé et empêché d'entrer dans la mosquée du village afin d'y faire ses prières. En réalité, suite à la campagne générale menée par le Destour contre la naturalisation des Tunisiens, Salem Souid, un membre actif du Parti à Ksibet, était monté sur le minaret de la mosquée pendant que Malek y priait et s'était mis à frapper dans un mortier en cuivre pour imiter le son des cloches des églises, en l'honneur du « Français » qui priait dans la mosquée. D'après les rapports de police, l'agitation qui s'était produite à Ksibet avait été orchestrée par Cheikh Karkar et exprimait le conflit qui germais à l'intérieur du Destour; la vieille garde essayait de prouver à la nouvelle qu'elle était activiste et intrépide. Au printemps suivant (1934), Malek, le citoyen naturalisé, mourut et les Destouriens saisirent là encore l'occasion de se mobiliser pour empêcher qu'il fût enterré dans le cimetière local, criant, lors des funérailles : « Roumi ! (c-à-d. chrétien), il sent, il pue la peste, le choléra ! »
- 25 C'est dans ce Ksibet là qu'Ameer grandit et s'installa en 1935, après la mort de son père et l'interruption de ses études. Pendant la grève générale de 1938, Ameer participa activement aux manifestations de Sousse et fut même frappé à coups de gourdin par les soldats sénégalais qui avaient été appelés pour rétablir l'ordre. Un peu plus tard dans l'année, en été (il devait être âgé de 21 ans) il épousa Khadija Malek, une fille appartenant à une des familles les plus respectées de Ksibet. Sa femme lui apportait en dot ou par héritage un morceau de terrain voisin de la maison d'Ameer, ce qui donne à penser qu'il devait y avoir un lien de parenté par le mariage entre les deux familles. Ameer appartenait au clan des Umalda de Ksibet alors que sa femme se rattachait à celui des Qwadra. Il y avait ainsi quatre clans, ou peut être cinq selon les sources, dans le village. Chacun d'eux se réclamait de l'un des quatre ou cinq descendants mâles du fondateur éponyme de Ksibet, Sidi Abdallah el-Mediouni, dont le mausolée, situé à côté de la Grande Mosquée, était le principal monument du village.
- 26 Quand Ameer se maria, sa mère était encore en vie et habitait avec le couple dans la maison familiale. Cette femme était apparemment une source extraordinaire de savoir car Khadija, dont les connaissances en la matière étaient impressionnantes, insistait toujours sur le fait qu'elle tenait tout cela de sa belle-mère. Une des histoires qu'elle se plaisait à rappeler et qu'Ameer, quant à lui, savourait – peut-être pour son côté morbide

-, avait trait à Sidi Abdallah et à son mausolée. L'origine du conte remonte probablement aux *Mille et Une Nuits* et fut reprise à Ksibet. On raconte que Sidi Abdallah avait engagé le meilleur entrepreneur qu'il ait pu trouver pour lui construire son mausolée à dôme; quand il vit le résultat, il fut tellement ravi qu'il ordonna que l'on coupât le bras de l'homme pour que celui-ci ne pût bâtir ailleurs un mausolée identique. La victime n'apprécia pas sa récompense et se plaignit. Sidi Abdallah lui répondit alors qu'il ne devait pas se faire de mauvais sang et il lui remit une grosse somme d'argent. Je soupçonne Ameur et ses concitoyens d'apprécier cette histoire parce qu'elle montre qu'il n'est pas toujours heureux de briller si l'on a à faire à un homme puissant. Une autre légende populaire racontée par Khadija donnait de lui et de son ordre une image assez différente : le Saint serait arrivé à Ksibet après avoir été chassé du village voisin, Khnis, où il avait voulu s'installer. Les habitants de ce village l'avaient accusé d'être juif. Par contre, il trouva accueil et refuge à Ksibet. Là, Il installa un peu plus tard une échelle qui s'enfonçait profondément dans la mer et qui lui permettait, ainsi qu'aux Ksibis, d'aller suffisamment profond dans l'eau pour y pêcher leur mets préféré, le poulpe (gharnouta). Cette légende justifiait bien sûr la dureté et l'obstination des Ksibis ainsi que leur tendance à soutenir le vieux Destour (les Gharnatis) et plus tard le Parti communiste, en d'autres termes d'être des opposants.

- 27 Dans les archives de l'administration du Protectorat, on trouve une lettre datée du 24 janvier 1938 en provenance de Ksibet et adressée aux autorités. La signature est illisible mais je soupçonne Ameur d'en être l'auteur. Je n'en suis pas entièrement sûr mais à en juger par le style et le contenu, cela pourrait fort bien être de sa plume. Cette missive proteste contre la nomination du soufi, Cheikh Madani de Ksibet, comme Imam de la mosquée du vendredi du village. Elle accuse Madani d'incompétence tant en raison de sa moralité que de ses connaissances, également d'être revenu d'Algérie en se proclamant disciple soufi du Cheikh al-'Alawi, de s'être fait pousser une longue barbe, de prier jour et nuit et de rassembler autour de lui les ignorants en leur offrant conseils, leçons et prières. Au bas de la lettre suit un résumé en anglais du texte original français. J'estime que ce document est révélateur de l'état d'esprit qui régnait en Tunisie à la veille de la deuxième guerre mondiale :

L'élite cultivée considère ce (m)araboutisme [sic] comme un simple moyen d'amasser de l'argent et ne veut rien avoir à faire avec un homme qui est adoré par ses disciples et qui bénéficie des faveurs des autorités locales, car il n'appartient à aucun des partis politiques existant en Tunisie et, bien au contraire, lutte contre eux en proclamant avoir sa propre politique. Les gens cultivés l'ignorent et sont donc stupéfaits de voir que les autorités sont tombées dans son piège en le proclamant Imam-Khatib.

Je me refuse à prier derrière un homme ignorant qui s'est enrichi grâce à son statut de marabout. Bien qu'il ne soit sympathisant d'aucun parti politique tunisien, il est ouvert à la propagande mussolinienne et reçoit des émissaires de Tripoli pour organiser, des complots contre les Français et les Tunisiens. Il se moque de notre religion en l'utilisant à des fins politiques et il ne devrait pas être nommé à ce poste !

- 28 Le centre de gravité idéologique d'Ameur, entre 1938 et la fin de la guerre, manque de consistance ou de clarté. Il semble probable qu'il ait oscillé entre le nationalisme néo-destourien, la sympathie pour les Puissances de l'Axe et l'adhésion au Parti communiste. Il se peut même qu'il se soit tourné quelque temps vers la variété de soufisme du Cheikh Madani car il m'a raconté qu'à une certaine période de sa vie, il avait assisté à des réunions du cercle des disciples du Cheikh; il avait trouvé ses leçons « très

impressionnantes, érudites et émouvantes » et par moment, les sessions animées par le Cheikh l'avaient fait « pleurer d'émotion ». Mais il déclara avoir commencé à participer aux réunions de la cellule du Parti communiste à Ksibet dès 1940. Je pense plutôt qu'il a dû se perdre dans les détails chronologiques de sa vie et des événements de l'époque car, entre le 10 juin 1939 et le 10 novembre 1943, le Parti communiste a été officiellement interdit en Tunisie. Il semble plus probable que la réunion du parti qu'il situait en 1940 ait eu lieu en fait en 1944. Quoi qu'il en soit, il est net que vers 1939, il y avait un certain nombre de communistes actifs dans le village et qu'il n'existe qu'un seul terme, *shu'i*, dans le dialecte local, pour désigner « communiste » et « vieux destourien ».

- 29 Cette période fut particulièrement difficile à Ksibet et l'on s'en souvient comme des « jours de misère ». 1940 fut surnommée « l'année de l'alfa » car on en expédiait de Ksibet à Tunis pour la manufacture de chaussures de mauvaise qualité appartenant à Brahim Slama, un entrepreneur Ksibi qui avait réussi. C'est également cette année-là que la première boulangerie fut ouverte dans le village et que l'électricité fut installée. La population était en progression et devait être, en 1942, d'environ 3000 personnes. Le 11 août 1942, les divisions italo-allemandes envahissaient la Tunisie.
- 30 Les Puissances de l'Axe s'installèrent à Ksibet le 14 janvier 1943 et un certain nombre de leurs troupes furent cantonnées dans l'école locale jusqu'au 8 avril suivant. Le quartier général militaire se trouvait tout proche, à Benane, à environ un kilomètre et demi au nord du village sur la principale voie ferrée reliant Sousse à Sfax. Avec l'arrivée des troupes de l'Axe, l'économie du pays, ou au moins celle de la région du Sahel, connut une amélioration sensible. Les occupants n'avaient apporté que peu de choses et les importations étaient au point mort, conditions favorables à une reprise de la production et du marché locaux. La période qui s'ouvre en 1943 et dure en fait jusqu'en 1946 fut appelée *waqt-l-bund*, le « temps du marché noir »; les rations de l'armée et les biens de toutes sortes étaient facilement disponibles et vendus avec de beaux bénéfices; les tisserands locaux s'en tiraient en produisant des tissus en laine peignée et de la cotonnade, vendus sur les marchés des grandes villes à court de produits importés. Jusque dans le courant de l'année 1944, quelques cent tisserands travaillèrent activement à Ksibet pour le compte de ce même Brahim Slama qui avait appris comment s'enrichir au gré des circonstances. Pour la première fois depuis longtemps, on pouvait facilement se procurer du fil au marché noir. C'était aussi le lieu d'approvisionnement en produits alimentaires. Les troupes avaient imprimé quantité de billets qu'empochaient abondamment et en toute liberté ceux des Tunisiens assez malins pour savoir quels étaient les produits demandés sur le marché. Les soldats réclamaient du café, du thé, du sucre et du tabac et étaient prêts à les payer très cher sur le marché local. Par exemple, un paquet de cigarettes acheté 7 francs par un Tunisien pouvait facilement être revendu 100 francs à un soldat allemand – si l'on en croit le souvenir des gens trente ans plus tard. Cet « âge d'or » prit fin avec l'arrivée des troupes britanniques qui, elles, avaient apporté de quoi subsister et firent, par conséquent, chuter les prix.
- 31 Ameer était présent et fut un de ceux qui essayèrent de se faire un peu d'argent en commerçant avec les Allemands. Certains disent même qu'il eut des sympathies pour les idées nazies propagées à ce moment-là par Radio-Berlin. J'aimerais croire que ce ne fut pas le cas, mais je ne suis pas sûr de savoir la vérité. Il m'a raconté que durant la guerre et l'occupation italo-allemande, on l'avait dénoncé comme gaulliste et qu'il avait échappé de peu au peloton d'exécution allemand. Ses amis du voisinage et du parti communiste étaient venus à son aide et il avait été épargné. Son « crime » avait été d'écouter les

émissions de la France Libre diffusées par la BBC et sa punition fut de se voir confisquer sa radio par le Cheikh du village. Le sujet fut abordé devant moi 40 ans plus tard environ, en 1983; alors que j'étais assis avec lui dans l'arrière-salle de la filature de Malek Hussein à Ksibet. Nous étions penchés au-dessus du brasero et sirotions notre thé en compagnie de Malek et quelques-uns de ses copains. Ameur avait un peu bu avant de venir et avait le teint rosé par l'alcool. Malek savait que nous étions amis. Il éprouvait à l'égard d'Ameur des sentiments complexes et il ne fait aucun doute qu'il y avait entre eux une longue et riche histoire d'affection et d'hostilité mêlées. La femme d'Ameur était une parente de Malek. Quant à celle de Malek, c'était une Française très liée à Ameur au moins pour une raison : connu pour son savoir en astrologie, il lui avait établi et interprété son thème astral, détaillé et périodiquement remis à jour. En buvant le thé, Malek déclara, négligemment – et apparemment en toute innocence – que les connaissances linguistiques d'Ameur étaient plus vastes que je ne l'imaginais car il parlait également l'allemand, Ameur ayant sympathisé avec les soldats allemands stationnés à Ksibet pendant la .guerre. Cette remarque était certainement destinée à faire baisser Ameur dans mon estime. Je regardai Ameur : il me sembla que son visage s'était assombri; il était cependant difficile de s'en rendre compte car sa peau avait été hâlée au cours de l'été, pendant le tournage de *Monthy python* où il avait tenu un rôle.

- 32 Après sa première expérience de figurant dans *Jésus de Nazareth* de Zefirelli (il y fait partie de la foule de Pharisiens rassemblés dans le Temple de Jérusalem), Ameur avait amélioré son apparence biblique : il portait maintenant une belle barbe blanche, son visage était hâlé et plein de sagesse et il portait comme d'habitude une tunique du Sahel. On eût dit un patriarche ou mon ancêtre Abraham. Après un silence plein de dignité, il répondit à la provocation de Malek. Je ne me souviens pas des mots exacts car je n'ai pas essayé de les noter par la suite, mais le sens en était le suivant : « Il est vrai que j'ai travaillé avec les Allemands, que j'ai connu et apprécié certains d'entre eux et que j'ai appris à parier un peu leur langue. Mais je ne me faisais aucune illusion : je savais qu'à leurs yeux je n'étais pas plus aryen que ne l'est par exemple mon ami Monsieur Brown ici présent. Les Allemands ne m'aimaient pas plus que n'importe quel autre sémite, et s'ils avaient pu faire ce qu'ils voulaient, nous aurions tous subi notre sort en conséquence. » Cela fit taire Malek et les autres. Ce devait être la dernière fois que je voyais Ameur. Je l'ai laissé là, penché au-dessus du brasero. Il n'est pas surprenant, je pense, que cette scène soit restée gravée dans ma mémoire et m'ait donné par la suite à réfléchir.
- 33 Une des histoires drôles que l'on raconte encore à Ksibet au sujet d'Ameur et de sa connaissance de l'allemand est qu'il proclamait que c'était une langue extrêmement facile à apprendre : il n'y avait qu'à ajouter *ich* au début et à la fin de chaque mot. Il donnait ensuite un exemple et prononçait une phrase en arabe disant qu'untel de Ksibet était un grand fumeur de hachisch, phrase dans laquelle chacun des mots avait pour préfixe et pour suffixe *ich*....
- 34 Pendant les premiers mois de l'année 1943, il y avait environ 200 soldats allemands cantonnés dans l'école de Ksibet et quelques 1500 Italiens dans les oliveraies du village et alentours. On raconte que les Allemands appréciaient les Arabes et les traitaient avec respect, contrairement aux italiens qui avaient une réputation d'indisciplinés et de fauteurs de troubles. Ces derniers furent responsables d'une tragédie à Ksibet. Je n'ai pas réussi à fixer la date exacte de cette affaire, mais la plupart de mes informateurs m'en ont parlé et j'ai pu en trouver une trace dans le journal tunisien *L'Avenir de la Tunisie* en date du 1er juillet 1944, dans un article intitulé « Les crimes du fascisme hitlérien ». Les

événements sont les suivants : un jour, un groupe de soldats italiens qui avaient bu et s'ennuyaient se sont mis à frapper aux portes des habitants de Ksibet en demandant une « fatma ». On ferma portes et fenêtres, les femmes prirent peur et se mirent à crier ; les voisins se rassemblèrent et réussirent à s'emparer de deux Italiens, qu'ils rossèrent, tandis que les autres prenaient la fuite. Un peu plus tard, certains d'entre eux revinrent au village, tirèrent à l'aveuglette et jetèrent des grenades dans les maisons. Leur « expédition punitive » dura toute la nuit et tous ceux qui étaient dehors ou dont la porte n'était pas verrouillée furent abattus. La plupart des habitants s'en sortirent en se barricadant, en s'enfuyant vers les villages des environs ou encore en se cachant dans l'usine de Lombroso. Le lendemain matin, l'intervention allemande mit un terme aux massacres. Mais il y avait déjà 16 tués et de nombreux blessés. Ce fut une tragédie pour Ksibet, il y eut des funérailles publiques et un deuil auxquels participèrent des milliers de personnes du village et des environs. Il faut noter à ce propos que l'on peut mesurer l'étendue du choc causé à l'époque et par la suite par un tel événement sur une communauté, en se livrant à une étude historique et biographique : la topographie sociale (des familles et des maisons) est marquée par la mémoire vivante de vies interrompues par des forces « non naturelles ». A l'époque on ouvrit une enquête, des ministres italiens vinrent spécialement d'Italie, des décisions furent prises et appliquées pour dédommager les familles des victimes.

- 35 Ksibet est une communauté blessée et marquée à tout jamais par ses confrontations avec des étrangers, non musulmans et non arabes, mais ayant en même temps conscience d'avoir tiré profit de ces rencontres avec les « autres », et relativement sensible aux différences et tolérante envers elles. Cette question d'ouverture et de fermeture de la communauté, de ses membres et de mon compagnon Ameer, est complexe et nécessite une attention et une réflexion qui dépasseraient les limites de mon étude actuelle. Il faut cependant avoir clairement à l'esprit que le Ksibet contemporain d'Ameer, quoique étroitement fermé sur lui-même, s'est tourné vers les éléments étrangers et en a subi les influences. Pendant la guerre, la fabrique de Lombroso fut dirigée par des contremaîtres italiens qui se disaient fascistes; à la même époque, des juifs tunisiens originaires de Sousse, craignant que leur vie ne soit mise en danger par la présence des forces de l'Axe, vinrent se réfugier dans l'usine et à Ksibet même. Les hommes du village, qui étaient jeunes à l'époque, se souviennent encore des femmes, de la beauté des filles des contremaîtres et des yeux magnifiques des jeunes juives à propos desquels ils s'exclamaient : « *ya khsara 'aynayha !* » (de tels yeux, quel gâchis!).
- 36 Puis vint la fin de la guerre : les « Tommies » quittèrent le pays et les Français en reprurent le contrôle. Les Tunisiens connurent une fois de plus une période de crise économique. Un voisin et ami d'Ameer, Omar Lahwishi, tisserand, musicien et interprète de rêves, se souvenait très clairement de cette époque. Un jour il essaya de m'expliquer comment il en était venu à interpréter les songes. Il avait rêvé une fois, pendant les années sombres de l'après-guerre, d'un âne qui avançait le long de la mer au sud de Ksibet. Soudain, un poisson fit un saut hors de l'eau et atterrit sur le dos de l'animal, qui continua sa route. Quand Lahwishi se réveilla, il se souvenait encore de son rêve et consulta ses livres sur l'interprétation des symboles dans les rêves. Il apprit que l'âne signifiait un juif et que le poisson représentait de l'or. Il fut alors certain qu'à un moment donné de sa vie, il rencontrerait un juif et de l'or. Les temps devinrent plus difficiles; il se maria, eut plusieurs enfants qu'il devenait de plus en plus difficile de nourrir et de vêtir. Il prit alors la route du nord vers l'Ifriqiya où se trouve Tunis, la capitale; là, il se mit en

quête de Brahim Slama et des autres Ksibis qui pouvaient l'aider à trouver de quoi gagner sa vie. Des dizaines de milliers de personnes dans cette situation étaient montées à Tunis pour la même raison et n'y avaient rencontré que peu ou pas d'aide. Lahwishi traîna dans la ville, découragé et affamé. Un jour il se rendit dans un café de Bab Souika et demanda un verre d'eau car il n'avait pas de quoi s'offrir un thé. Fatigué et à bout de forces, il s'installa à une table, sortit son flageolet de son sac et entama un air de musique. A l'autre bout du café, quelqu'un se mit à frapper une derbouka pour l'accompagner. Ils se rapprochèrent l'un de l'autre, continuèrent à jouer et quand ils cessèrent, les gens leur donnèrent quelques pièces. Le rêve s'était réalisé : l'homme qui se trouvait dans la même situation que lui était en effet un juif originaire de Zarziz. Pendant quelques années, jusqu'au départ de cet homme pour le pays qui deviendrait Israël, ils parcoururent ensemble les rues et ruelles de Tunis en jouant des morceaux de musique, ramassant assez d'argent pour les sauver, eux et leur famille restée au village, de la misère. Lahwishi m'apprit beaucoup de choses importantes sur l'histoire de la Tunisie, l'interprétation des songes, la musique et la cohabitation entre musulmans et Juifs.

- 37 L'itinéraire d'Ameer pendant cette période fut différent et il m'apprit d'autres choses. Le 10 novembre 1943, l'interdiction officielle qui pesait sur le Parti communiste tunisien fut levée. Les activités du Parti dans le Sahel reprirent mais furent contrôlées et contrecarrées par les autorités. Par exemple à Bembla, un village voisin qui, comme Ksibet, avait une population de l'ordre de 3000 habitants, on comptait, d'après les rapports de police que j'ai consultés, 18 membres du Parti quand, en août 1944, les autorités locales interdirent une réunion pour « empêcher des troubles ». Peu après, en février 1945, Ameer fonda la première cellule du Parti à Ksibet. Ce fut à quelque temps de là, je pense, que fut organisée la réunion de Ksibet qu'Ameer m'avait située par erreur vers 1940. La réunion eut lieu dans une des maisons de Ksibet possédant une grande cour intérieure, peut-être celle d'Ameer lui-même. Des membres de la direction de Sousse y participèrent et certains d'entre eux étaient des juifs tunisiens car figurent dans mes notes les noms de Lazar et Hayat. Des drapeaux français et soviétiques pendaient du toit de la maison. Environ 100 personnes étaient présentes. Au début de la réunion, une vingtaine de jeunes gens hostiles au Parti et dirigés par Malek Hussein grimpèrent sur le toit de la maison, arrachèrent les drapeaux et lancèrent des projectiles dans la cour en proférant des obscénités. Quand ils prirent la fuite, ils frappèrent en passant un jeune garçon qui vendait des journaux du Parti devant la maison et déchirèrent ceux-ci. Le Parti, qu'on avait autorisé à se réunir, porta plainte devant les autorités et Malek fut condamné à payer une amende. Peine perdue : le Parti allait continuer à être l'objet de nombreuses vexations; il n'en demeurerait pas moins un élément important de la vie politique de la communauté et parvenait à mobiliser des personnes comme Ahmed el-Jebali – même si c'était en partie, chez lui, pour le plaisir d'assister à des réunions et des congrès – et des jeunes gens capables de prendre l'idéologie et le combat sérieusement.
- 38 Ameer hésitait quelque peu à me parler de son adhésion au Parti, ce qui est assez compréhensible étant donné ma qualité d'Américain et d'anthropologue. Il était en tout cas comme beaucoup de Ksibis, méfiant par nature et peut-être aussi par expérience. Toutefois il ne pouvait s'empêcher de parler. Il avait été plusieurs fois à la tête de la cellule locale durant plusieurs années après 1940, avait écrit régulièrement dans le journal du Parti. Il me raconta qu'il avait démissionné vers 1950, quand il en était arrivé à la conclusion que le Parti était engagé dans une lutte perdue d'avance contre le nationalisme tunisien et que le nationalisme destourien l'emporterait. Sa lettre de

démision ainsi que celles d'autres personnes avaient été publiées dans le journal du Parti, al-Amal. Les gens comme lui craignaient une guerre civile et ne voulaient pas affaiblir le mouvement nationaliste. En revanche Salah, son fils aîné, plus fiable en la matière, pense que son père n'a pas quitté le parti avant d'en avoir été officiellement radié en 1963. Son troisième fils, Munir, dans la reconstitution de la vie de son père dont il m'a fait aimablement bénéficier, révèle que ce dernier était resté membre clandestin du Parti jusque vers 1967. En tout cas, c'était certainement l'avis des autorités puisqu'entre 1963 et 1967, Ameur ne cessa d'être inquiété, arrêté et, à deux ou trois reprises, emprisonné comme membre d'une « association interdite par la loi ».

- 39 Les divergences et les conflits qui existaient au sein du Parti communiste tunisien à cette époque méritent d'être abordés de façon détaillée. Il existe certainement des études sérieuses sur la question mais il faudrait y ajouter quelque chose en ce qui concerne Ksibet, donc Ameur. Cependant, avant d'en venir là, deux autres faits doivent être rappelés. Le premier a trait à la guerre de 1948 en Palestine entre les Juifs et les Arabes. Bien que l'on puisse affirmer que, selon la mémoire qu'on en a, les événements en Terre Sainte avaient été perçus par la majorité des Tunisiens comme relativement distants géographiquement et psychologiquement, ce ne lui pas le cas pour au moins un certain nombre de jeunes gens à Ksibet et naturellement, dans d'autres parties du pays. En 1947 ou 1948, un groupe de jeunes volontaires décida de partir « se battre pour la Palestine », selon leurs propres termes; ils réussirent en effet à s'embarquer et parvinrent, après maintes épreuves et tribulations, sur les côtes de Cyrénaïque. Mais quand ils y arrivèrent, la guerre était finie et ils durent s'en retourner à Ksibet où ils sont devenus, depuis, l'objet de propos mi-flatteurs mi-amusés. Autant que je m'en souviens, Ameur n'a jamais fait de commentaire à propos de cette aventure, se contentant de m'indiquer ceux dont la jeunesse avait été marquée par tant de zèle.
- 40 Le second fait est plus proche de nous et plus significatif pour Ksibet. Il a trait à la lutte nationaliste pour l'indépendance au début des années 50 et la création d'un Etat-nation sous la houlette du Destour. Ksibet y fut le théâtre d'activités nationalistes et compta, comme d'ailleurs tout le Sahel qui fut après tout le berceau du Destour, de nombreux adhérents et héros. Le village connut des moments de gloire alternés de périodes maussades. Ainsi, le matin du 5 février 1952, les Ksibis trouvèrent le village investi par les forces françaises munies d'une liste de 15 agitateurs politiques qu'ils venaient arrêter. Un peu plus tard, 9 d'entrés eux furent relâchés tandis que les autres étaient emprisonnés pour 4 mois. Ils devinrent des héros locaux. Un autre événement, triste celui-là, fut le meurtre d'un Ksibi, homme connu et respecté qui s'était battu dans l'armée française pendant la guerre, par les *fellagha* ou « combattants de la liberté » d'une ville proche : ils le soupçonnaient de collaborer avec les Français. Ameur parla de cet homme et de son sort avec une immense tristesse.
- 41 Pendant la lutte pour l'indépendance, les débats et conflits à l'intérieur du Parti communiste tunisien tournèrent à l'aigre. Ameur semblait faire sienne l'explication courante selon laquelle l'opposition s'était divisée entre musulmans tunisiens d'un côté, Juifs et Européens tunisiens de l'autre. Ces derniers croyaient en l'internationalisme et refusaient de reprendre les appels des nationalistes à l'indépendance. Nombreux furent ceux qui quittèrent le Parti à ce moment-là (c'était, il faut le rappeler, l'époque où les crimes staliniens furent révélés à l'extérieur de l'Union Soviétique). Ksibet conserva néanmoins une importante cellule du Parti et un de ses membres fut au comité exécutif. Une de mes connaissances de Tunis se souvient avoir assisté, entre 1958 et 1963, à des

réunions du Parti à Ksibet, réunions au cours lesquelles environ 30 hommes, de Ksibet et des environs, se rassemblaient dans la cour d'une maison (celle d'Ameur ?). Tous portaient la fameuse tunique du Sahel et devaient avoir la trentaine. Il me dit combien il était impressionnant de voir ces paysans, militants du Parti au coeur même du foyer destourien.

- 42 Vers la fin des années 60, Ameur était considéré comme le savant idéologue du café local. Son unique tentative pour entrer dans l'arène politique était loin derrière lui. Il avait fait partie, en effet, des cinq candidats qui s'étaient présentés aux élections locales pour le poste de Cheikh de Ksibet en 1943. L'officier français responsable et le caïd de Monastir firent rassembler les hommes du village sur la grande place, la *rahba*, et leur demandèrent de se ranger derrière le candidat de leur choix. Tous, sachant pertinemment ce que l'on attendait d'eux et quel était le candidat officiel, se rangèrent derrière Ben Aycha qui remplit les fonctions de Cheikh jusqu'en 1953. Il est possible qu'Ameur ait été également candidat lorsque Cheikh Hamza fut élu, de la même façon, en 1953. On trouve des traces des premières élections dans un document des Archives à Tunis; quant aux secondes, elles me furent racontées par Ameur mais je le soupçonne d'avoir confondu les deux événements dans sa mémoire.
- 43 Quand j'ai fait la connaissance d'Ameur en 1975, c'était un habitué des cafés, un philosophe, un maître ès-dominos et fervent de belote – un de ces jeux de cartes méditerranéens qui fascinent les Tunisiens et qui était le passe-temps favori et l'objet de longs débats dans l'un des trois cafés, pratiquement toujours pleins, de Ksibet. A cette époque, ses 15 enfants étaient déjà presque tous grands ou bien avancés dans leurs études. Le fils aîné, qui avait obtenu en France un doctorat de troisième cycle en histoire, sur la Tunisie, enseignait dans un lycée et avait publié plusieurs plaquettes de poésie en français. Deux de ses autres fils résidaient en France et en Angleterre où ils préparaient des doctorats français de littérature anglaise. Toutes ses filles étaient mariées, dont une avec le frère de mon propriétaire, à l'exception de la plus jeune qui avait quitté l'école pour rester à la maison et tisser des tapis. Un jour d'octobre 1975, Ameur m'annonça qu'il venait de vendre 16 des 200 oliviers qui lui restaient sur les 500 arbres dont il avait hérité. Il m'expliqua l'état de ses finances : l'été, il stockait des provisions pour l'hiver (blé, pois chiches, huile d'olive et légumes secs). Celles-ci, complétées par ses revenus mensuels de 30 dinars tunisiens (environ 60 \$ à l'époque), lui permettaient de nourrir et de vêtir sa famille. Son revenu provenait de la commercialisation du petit surplus d'huile d'olive qu'il produisait, de la vente occasionnelle de terrain ou d'arbres, d'une partie du bénéfice tiré des tapis de sa fille, de la vente ou de l'échange de l'excédent de sa production potagère et des poulets, des oeufs et quelques fois d'un mouton qu'il élevait. Il comptait aussi les quelque 15 dinars par mois que lui versaient ceux de ses fils qui travaillaient.
- 44 Ameur était un homme qui savait comment joindre les deux bouts. Ce qui l'intéressait pourtant, ce n'était pas tant l'aspect matériel de la vie que son aspect spirituel et intellectuel. L'entendre soutenir une discussion dans le café, devant un verre de thé le soir chez lui, ou chez son cousin Munji, le barbier, ou encore en le suivant à travers les dédales des rues et ruelles de Ksibet a été une expérience divertissante et enrichissante. Je me demande souvent s'il faut le considérer comme un philosophe, un cynique, un incroyant face aux religions révélées ou aux vérités séculaires proclamées, un homme en proie au doute religieux ou encore tout cela à la fois. J'en ai conclu sans hésitation que c'était un personnage que ne troublait pas le respect du sacré ou la peur du péché; que c'était un renard qui connaissait beaucoup de choses. De plus, quand j'ai été amené à le

connaître, il avait 58 ans, un âge où l'on n'a pas tout à fait à se préoccuper de l'opinion, favorable ou non, des autres et à subir leur influence. Certains de ses propos sur l'islam auraient pu être jugés blasphématoires par les juges des tribunaux religieux et par beaucoup de ses compatriotes musulmans. Une fois il m'expliqua, avec sa logique dogmatique et fleurie, que le Prophète avait dû être un homme ignorant tout des notions élémentaires de la géographie et qu'il avait dû mentir quand il proclamait qu'il récitait les paroles de Dieu; autrement, disait-il, comment expliquer l'obligation de jeûner, pendant le mois de Ramadan, de l'aube au coucher du soleil? Les habitants du Pôle Nord susceptibles de se convertir à l'islam devraient alors jeûner quelquefois un mois entier; alors qu'en d'autres occasions où ils ne voient jamais la lumière, du jour, ils n'auraient pas besoin de jeûner... Car dans cette région; le soleil parfois ne se lève jamais et parfois ne se couche jamais! « S'il y avait un Dieu qui avait créé l'univers, déclarait-il, il n'aurait jamais commis pareille absurdité; il aurait connu les lois de la géographie. » A un autre moment, il révélait une conception du monde fondamentalement anti-religieuse, maudissait le racisme et ajoutait – de façon assez paradoxale et avec un clin d'oeil malicieux – « heureusement, les Juifs dirigent, pratiquement tous les pays du monde », considérait comme du « fanatisme pur » les attitudes ancrées dans l'esprit de la plupart de ses voisins.

- 45 Une des histoires qu'il aimait raconter était celle du muezzin Fredj, qui avait un jour appelé les gens à la prière à deux heures du matin au lieu de cinq heures. Un groupe de vieillards qui n'avaient pas de montre ou n'avaient pas pris la peine de les consulter s'étaient réunis, persuadés que c'était l'heure de la prière de l'aube (al-fajr). Quand ils réalisèrent ce qui se passait, ils entrèrent en fureur. On appela la police et, quand on l'interrogea, le muezzin révéla que quelques-uns de ses amis lui avaient versé forces rasades. On l'enferma quelque temps puis on le remplaça. Certains Ksibis, et tout particulièrement Ameer, en rirent beaucoup. Ils pensaient, comme l'humoriste américain du XIX^e siècle Josh Billings, que « l'esprit véritable est aussi important que la religion » et que « le rire combat la peur, cache la peine, calme le désespoir et apaise la moitié des misères de la pauvreté ».
- 46 Ameer n'était pas, il faut l'admettre, l'homme le plus populaire de Ksibet. Une vieille parente par alliance le décrivait comme un homme à la fois « fou et paresseux en quantités égales » : « Il n'a pas passé un seul jour à travailler vraiment depuis qu'il a hérité d'un grand nombre d'oliviers », me rappela-t-elle. Des gens plus jeunes le considéraient comme un « fauteur de trouble », comme quelqu'un « qu'on ne pouvait prendre au sérieux », et « dont on rit plutôt qu'on ne rit avec lui ». Un autre jeune homme me fit part de son jugement sur le personnage d'Ameer : « Imagine ce que les gens peuvent penser d'un athée dans une communauté de musulmans croyants ! »
- 47 Mon opinion sur mon compagnon devrait dès à présent être évidente. Mes notes de travail sont pleines de plaisir, d'ambiguïté et d'exaspération : « Mon vieil ami Ameer s'avère être toujours le personnage le plus vivant du coin. » (15 octobre 1975) « Grâce à Dieu, Mohamed Ameer s'est décidé à réapparaître. » (25 octobre 1975) « Visite dans la maison de X où je suis poursuivi par Ameer. Il est réellement grossier en public et on ne l'aime pas. » (6 octobre 1975) J'avais également noté dans mon journal de bord que l'on utilisait, pour le décrire, le mot *naqqam*, vindicatif. Un ami dont le jugement était sain m'apprit que « Mog n'est pas fou du tout; ce n'est que de la simulation. Il a toute sa lucidité mais il est plein de rancœur. C'est ce qui arrive aux gens qui ont échoué : ils ont peur. » Puis il ajouta une réflexion de caractère général : « Chaque personne, à Ksibet, a

dans la tête un dossier sur chacun et on y garde toute la boue accumulée. Ici, le commérage est dicté par la peur, le plaisir et la vengeance et a pour but d'entretenir la zizanie ».

- 48 Ameer formait, avec son complice, parent et compère, Mûsieur Munji le Barbier, une jolie paire de cancaniers. Pendant les chaudes nuits d'été, quand ils se rassemblaient avec leur famille dans la cour, chez l'un ou chez l'autre, les langues allaient bon train en matière de ragots et autres méchancetés. Ils mentaient, disséquaient minutieusement la politique locale et globale. Ils méditaient sur l'univers, la nature de la vie, etc... Au petit matin, quand tous les gâteaux étaient finis et que les jeunes enfants et les femmes s'étaient assoupis, eux-mêmes et les garçons plus âgés allaient se passer de l'eau sur le visage pour se réveiller et reprendre de plus belle leur *sahra*, leur conversation, jusqu'au lever du jour. Munji était presque toujours de force à apporter la contradiction à Ameer mais il était le plus souvent son public préféré, celui le plus capable de lui renvoyer la balle. Avec sa petite taille, ses formes pleines, ses yeux très bleus, pleins de souvenirs et qui brillaient de méchanceté, Munji complétait parfaitement Ameer à la silhouette fine et élancée, au visage encore jeune et buriné par le temps, ses yeux sombres, lumineux et pénétrants, remplis d'intelligence et de malice. Je dois ajouter que l' échoppe de barbier de Munji était un endroit étonnant : on y trouvait un bric-à- brac d'objets tels que des tasses à saignée, des outils pour réparer les montres, des pots et casseroles, des réchauds et une photographie jaunie du Cheikh Madani. Son dédain pour la religion était mitigé et tempéré par le fait, insistait-il, que la pratique de la saignée par le barbier avait été autorisée et encouragée par le Prophète dans des versets coraniques et authentifiée par la Tradition. Mais il était tout à fait d'accord avec Ameer quand celui-ci affirmait que ce qui poussait les individus c'étaient la tyrannie et la cupidité. Il croyait, tout comme Ameer, que le seul ou le meilleur moyen d'échapper à la peur provoquée par cette tyrannie et cette cupidité était l'éducation. Ces deux-là, quand ils étaient ensemble, cherchaient à me faire partager leurs vues et à pratiquer leur art de la fitna, « l'aiguillon ». Ils éprouvaient beaucoup de plaisir à jeter de l'huile sur le feu et à faire naître les antagonismes, mais ils aimaient aussi stimuler leur imagination sociologique et la mienne.
- 49 Une nuit, chez Munji, j'ai assisté à une violente dispute familiale, tour à tour violente et drôle. Au beau milieu, Ameer m'exhorta à en retranscrire le contenu car c'était, je le cite, « à la fois la manifestation et la preuve de la disparition de la famille tunisienne ». Je ne voudrais pas le décevoir, ne serait-ce parce que la dispute témoigne de la complexité du personnage. Tout avait commencé à l'annonce de la mort du fils aîné de Mahrug. Une de ses filles est la mère d'une des brus d'Ameer, la femme de son fils aîné Salah. Depuis quelques mois, Salah ne parlait plus à sa belle-mère. Maintenant, il disait vouloir aller à Tunis pour lui présenter ses condoléances. « La mort aplanit tout, disait-il ; maintenant que les choses vont mal, je dois faire comme tout le monde et aller, comme tout un chacun, lui témoigner mon respect ». A ces mots, Ameer explosa : d'après lui, Salah et avec lui toute la famille avaient été humiliés par sa belle-famille et voilà que maintenant, Salah voulait « se jeter à plat ventre devant eux ». Les insultes fusèrent entre Salah et Ameer, et quiconque essaya de réconcilier le père et le fils reçut sa part d'injures pour s'être immiscé dans la querelle.
- 50 Ameer exposa son point de vue : il déclara que sa belle-fille n'était pas une bonne mère pour son bébé, qu'elle médisait, exploitait sa belle-mère et sa belle-soeur et que Salah était de connivence avec elle. Ameer se tourna ensuite vers moi et m'expliqua le fond du problème : quelques mois plus tôt, Salah et sa femme avaient emmené leur petite fille à

Ksibet car ils n'avaient pas le temps matériel de s'en occuper (Salah enseignait et sa femme étudiait les Beaux-Arts). Ils étaient venus demander de l'aide pour un mois, à l'issue duquel le bébé était encore chez Ameer et dévorait le temps et l'énergie de sa femme et de sa fille. Salah enseignait près de Ksibet et passait deux nuit par semaine dans la maison familiale. Il donnait toutes les semaines 10 dinars à son père et 5 à sa mère mais le mois précédent, il avait été incapable de le faire. Ameer déclara que Salah et sa femme les traitaient comme de la « merde », puis-il passa à l'attaque directe : si Salah se réconciliait avec sa belle-famille, ce serait plus qu'il en pourrait supporter, lui Ameer ; son frère devrait reprendre le bébé et être sûr d'être poursuivi en justice par son père pour n'avoir pas contribué aux dépenses de son foyer. Salah avait gardé son calme et feint le respect tout au long de cette tirade. Mais il dissimulait mal l'air de défi qu'il avait dû réfréner tout au long de sa vie, objet de tyrannie mesquine et de torture morale de la part de son père. C'est à ce moment-là qu'Ameer me rappela que le drame auquel j'étais en train d'assister représentait la désintégration de la famille tunisienne : « inscris-le dans ton livre, m'encouragea-t-il, c'est révélateur : les valeurs spirituelles et morales de la famille ne signifient plus rien. Nous vivons à une époque de *madda*, de matérialisme. Ce qui souciait la famille, l'argent et le prophète, sert maintenant à la diviser ! ». Plus tard, Ameer me confia, en bon misogyne, que ce sont les filles et les belles-filles qui provoquent les conflits entre pères et fils. Pendant ce temps, sa femme Khedija assistait à tout cela, regardait et écoutait sans trahir la moindre émotion. Où trouvait-elle son incroyable force, cette femme à l'allure angélique qui avait mis au monde et élevé quinze enfants et supporté ce patriarcat belliqueux ? J'ai omis de poser la question et Ameer, dans le feu de son discours abondant, n'a exprimé aucune opinion à ce sujet.

- 51 Si je devais fonder une Association des Compagnons d'Ameer, je donnerais libre cours à ma fantaisie. J'insisterais pour qu'il reste dans les mémoires sous le nom de « Mog », celui de l'adorateur du feu et du maître qui étaient en lui. C'était après tout d'un descendant spirituel des Mages qu'il tenait son nom, d'un des membres de la tribu religieuse d'origine mède, à l'ouest de l'Iran, qui avaient, parmi les Perses, des fonctions liturgiques et étaient chargés de perpétuer la connaissance du sacré et de l'occulte. Quand les Mages adoptèrent la doctrine de Zoroastre, on dit que bien qu'ils aient probablement constitué un clergé, ils étaient néanmoins « naturellement enclins à l'éclectisme et au syncrétisme ». Ils se voyaient confier également l'éducation du prince « pour qu'il apprenne à être juste, courageux et maître de lui ». Ils étaient connus aussi parmi les Grecs sous le nom de Chaldéens, le clergé de Babylone, « célèbres pour leur occultisme », experts « dans toutes sortes d'arts magiques et plus particulièrement l'astrologie », et ils étaient « réputés pour leur sagesse et leurs connaissances ». Beaucoup de compagnons d'Ameer seraient médusés d'apprendre qu'il a été décrit comme une sorte de Tunisien babylonien.
- 52 Ameer a eu une carrière tardive comme acteur. Son premier rôle fut de figurer dans le *Jésus de Nazareth* de Zeffirelli, tourné en partie dans le majestueux *ribat* de Monastir, représentant le Temple de Jérusalem. Je l'ai vu sur le plateau : c'était un des milliers de Tunisiens affublés de splendides costumes bibliques avec leurs visages tannés et leurs barbes grisonnantes ou blanches. Ils gagnaient 3 dinars par jour et recevaient une boîte de sardines et une miche de pain pour le déjeuner; bien souvent ils avaient dépensé tout leur gain du jour dans une taverne avant même d'arriver chez eux. Sur le plateau, Ameer se sentait comme chez lui ; quelquefois il était abattu, d'autres fois il semblait étonné et amusé : un vrai observateur participant. Je ris en pensant à son propre rire et je suis de

l'avis de Zorba quand il dit que « tout homme a sa folie, mais la plus grandes folie de toutes, à mon avis, c'est de n'en pas avoir ». Les films de la série *Monty Python*, qu'il devait tourner un peu plus tard, permirent sans aucun doute à sa gaieté naturelle et à sa sagesse digne de Salomon de s'exprimer en toute liberté.

- 53 Dans une autre de mes rêveries, je vois Ameer retourner dans la mer d'où il est né. La mer de Poséidon et de Neptune, son successeur dans la mythologie romaine. Poséidon, le dieu de l'Olympe qui régnait sur la mer et possédait l'île magique de l'Atlantide. J'aime imaginer que cette île est celle de Kuriate dans la baie en face de Ksibet, là où les pêcheurs Ksibis vont pique-niquer et boire et d'où ils s'en retournent avec des contes merveilleux. Poseidon, armé de son trident et transporté au-dessus des vagues, dans un char conduit par des animaux monstrueux à demi chevaux et à demi serpents, escorté par les poissons, les dauphins et toutes sortes de créatures marines. Le palais de Neptune, situé au fond de la mer, est habité maintenant par Sidi Abdallah el-Mediouni de Ksibet qui y accueille ses descendants bien-aimés, les Ksibis. Ameer y occupe une place d'honneur avec ses ancêtres ainsi que Grand Joseph, Mahrug, Mohamed Karkar, Cheikh Madani, Ahmed el-Djebli et tous ceux du clan qui, d'argile, sont devenus esprits. Ameer tient sa cour, traîne dans les tavernes et se vautre dans les cafés; il n'est plus disgracié par l'âge ni effrayé par la mort. Il est assis en tailleur à la façon turque, heureux comme un pacha et il parle, raconte, se dispute et se répand en injures, répète « jamais plus ! jamais plus ! » et entraîne ses concitoyens rassemblés là avec sa chanson du cygne : « Le bon côté de la vie ».

Réjouis-toi Brian,
 Tu sais ce qu'ils disent:
 Ils peuvent vraiment te rendre fou.
 D'autres choses te font jurer et maudire.
 Quand dans la vie tu tombes sur un os,
 Ne rouspète pas, siffle
 Cela aidera les choses à aller mieux;
 Regarde toujours du bon côté de la vie. (bis)
 Si la vie te paraît sacrement pourrie,
 C'est que tu as oublié quelque chose,
 C'est de rire et sourire, danser et chanter.
 Quand tu as des idées noires
 Ne sois pas idiot, nigaud,
 Entrouvre juste les lèvres et siffle
 C'est ça. Eh !
 Regarde toujours du bon côté de la vie. (bis)
 Car la vie est tout à fait absurde
 C'est ça le mot de la fin.
 Tu dois toujours faire face au rideau avec une révérence,
 Oublie ton péché, souris au public.
 Amuse-toi !
 C'est de toutes façons ta dernière chance.
 Regarde donc toujours le bon côté de la mort.
 Juste avant de pousser ton dernier soupir.
 La vie n'est que de la merde
 Quand tu y regardes bien.
 La vie est un rire et la mort une plaisanterie, c'est la vérité.
 Tu verras : ce n'est qu'un spectacle,
 Fais-les rire tout au long.
 Rappelle-toi seulement que le dernier rire est à tes dépens.
 Et reste toujours du bon côté de la vie (6 fois)

(Un ton plus bas) ; Regarde les choses de la façon suivante,
 Tu viens du néant et tu retournes au néant,
 Qu'as-tu donc perdu ?
 Rien³.

NOTES

1. Je dois beaucoup, pour la rédaction de ce texte, à la complicité matérielle, spirituelle et intellectuelle de Mounir Khelifa, Michèle Jole, Jacqueline Waldren et Daniel Brown.

L'essentiel des informations fournies ici a été rassemblé lors d'une étude de terrain en Tunisie en 1975-76, grâce à une subvention du ERSC (Londres). Une partie vient des recherches effectuées dans les Archives de Dar el-Bey de Tunis (séries A, C, D, E, plus particulièrement carton 50, dossier 5 dans la série A), par le biais d'une bourse Hayter de l'Université de Manchester. De nombreuses sources françaises et arabes ont été utilisées; la plupart figurent dans les travaux publiés en anglais par moi-même ou d'autres auteurs dont voici la liste :

Berque, J., *French North Africa. The Maghrib Between The World Wars*. (Londres. 1967). Traduction en *Le Maghreb entre deux guerres*.

Brown, K. L.,

- "On the Appropriation of Surplus in Tunisia Since the Nineteenth Century", *Dialectal Anthropology*, Vol. 4 (1979), pp. 57-64.

- "The Campaign to Encourage Family Planning in Tunisia", *Middle Eastern Studies*, vol. 17 (1981), pp. 64-84.

- "The Discrediting of a Sufi Movement in Tunisia", in E. Gellner (éd.), *Islamic Dilemmas: Reformers, Nationalists and Industrialisation* (Berlin, 1985).

- "A Tunisian Town : Internal Expansion and external integration", in N. Haumont et A. Marie (eds) *Stratégies urbaines dans les pays en voie de développement*, Vol. 2 (Paris, 1985).

Brown, L.C., "The Tunisian Path to Modernization" in M. Milson (ed.) *Society and Political Structure in the Arab World* (Cambridge, Mass., 1974)

Gellner, E., "Sanctity, Puritanism, Secularisation and Nationalism in North Africa. A case Study" in J.G. Perisliany (ed.) *Contributions to Mediterranean Sociology*. (Paris, 1968)

Lings, M., *A Moslem Saint of the twentieth Century* (Londres, 1962)

Moore, C.H., "Clientelist Ideology and Political Change ; Fictitious Networks in Egypt and Tunisia" in E. Gellner and J. Waterbury (eds) *Patrons and Clients* (Londres, 1977)

Python, Monthy, *The life of Brian (of Nazareth)* (Londres 1979)

Reppert, N., "Anthropology and Autobiography", *Anthropology Today*, vol. 5 (1989), pp. 25-27.

2. C'est par le mot « assemblée » que D. Masson traduit *rafiqan* – en précisant dans une note que ce vocable signifie littéralement « compagnon » – pour rendre la dernière phrase du verset : *wa hasuna ula'ika rafiqan* (NDT).

3. Copyright : Harry Idle.

INDEX

Mots-clés : histoire, biographie, Tunisie

AUTEUR

KENNETH BROWN

Université de Manchester